

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 26

Artikel: Bout de conversation
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gremau capora de Saint-Cierge. Ce trois d'août 1806.

Catzo lo lâivro dein ma veste, et vé lo montrâ au z'attro Vaudois dao bataillon. Mâ non ne volliâvè avâi cognu stu capora Gremau, et ne savé pas que mè dère dè cein : lo lâivro et la demi-batze, à mein que la metzance lâi eusse'âta, ne pouvant être z'allâ tot solé ein Espagne. Adan ie Izertzo adi, et à la fin trâovo stu capora Gremau dein on aotro bataillon suisse que servessâi assebin ein Espagne. Lâi baillô son lâivro et sa demi-batze, et lâi demando comeint doa diâbilo sè sant trôva dein cilia trâbilla dè sta cassina. Mâ ne mè respond rein, guegnâ eintre lô folliet et se met à pliorâ qu'on borni... L'avâi mè dein lo petiou lâivro la tsanson dâi z'armaillis et onna rousa qu'onna felhie dè Metru lâi avâi bailli dè sovegneince. Et petadan, l'avâi été prâi pè lè guérillou, que lâi avant robâ sa derraire demi-batze et lo petiou lâivro; mâ comeint l'allâvant lo fuselli, lè Français l'avant reprâi. Et vateque comeint cilia demi-batze dè Berna et lo *Conto d'au crâisu* sè san trovâ dein cilia trâbilla dè sta cassina, dein stu velâdzo dè per le z'Espagne.

SOUVENIR ALFRED CERESOLE

Le comité d'initiative qui, sous les auspices de la société des Anciens Bellettriens, avait constitué, en 1916, le *Souvenir Alfred Ceresole*, s'est réuni dernièrement sur la terrasse de St-Martin, à Vevey, où a été érigé le modeste monument (un bloc brut avec médaillon et inscription) dédié à la mémoire de celui qui fut un fidèle serviteur de notre Eglise, un ardent patriote et un poète délicat.

Ce rustique bloc, extrait des carrières d'Arvel dans lequel le sculpteur Ch. Reymond a su avec talent faire ressortir l'expressive physionomie de l'auteur de la *Légende des Alpes* et de *Jean-Louis* — est placé dans le site qui lui convient, à l'entrée du temple où Alfred Ceresole a si souvent prêché.

L'inauguration aura lieu aujourd'hui samedi, à 3 h 1/2 heures. Une cérémonie très simple, où sont conviés tous ceux qui ont gardé le souvenir d'Alfred Ceresole, permettra au comité de remettre aux autorités veveysannes le monument destiné à rappeler, aux générations actuelles et futures, celui qui aimait tant sa belle patrie et sut la chanter et la décrire avec tant d'enthousiasme.

Tous les amis d'Alfred Ceresole sont donc conviés à Vevey, pour rendre un hommage d'admiration et de reconnaissance à notre regretté littérateur vaudois.

Bout de conversation. — Le chef de la délégation allemande à Versailles s'appelle d'Haniel...

— Alors, c'est d'Haniel dans la fosse au... Tigre !

43 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Cependant, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommervieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carignano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste.

Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne reclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour propre que nous donne la société quand nous y apparaissions avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalousee par toutes les femmes, fut

pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissait percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées.

Le caractère de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers empêtements de l'amour, reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pepte et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination possédaient sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle.

Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bleus avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il l'entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume : — C'est bien joli ! Son admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment conscientieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine préférait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connaît était celui du cœur. Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs ; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux.

Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances rennantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel, que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonne, par sa première loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'âme. On ne trompe pas impunément les volontés de la nature : elle est inexorable comme la Nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale.

Sommervieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développerait en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et qui abouti une plaisanterie de toute irréligion : — Mais, madame, votre Paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël ! Eh ! bien, je me suis lassé de la regarder. Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables : ils fuient ou se moquent.

Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée; et quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la pruderie maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommervieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même plus cruelles, elles n'étaient après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant.

Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en

lui cachant des pensées qu'il ne comprenait pas et des écarts peu justifiables au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse.

Ces sentiments secrets mirrent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réservoir pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt, elle interpréta fatalmente les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconscience des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivaleait à des reproches. Trois ans après son mariage, cette femme jeune et jolie, qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciants et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara ; puis, le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari; mais il n'en fut pas ainsi.

Quand Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage, que le peintre ne put apercevoir sa femme raccommodant avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari ; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économie soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laisser-aller des artistes qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel atteignit à une profonde obscurité.

Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carignano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour impériale. A vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait, ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants ; mais elle resta solitaire et vertueuse.

(A suivre.)

On la recommandera ! — Dans un village du canton, un vagabond frappe à une porte pour solliciter l'aumône. La maîtresse du logis le fait entrer et lui sert une assiette d'appétissante soupe aux choux. Le mendiant s'en pourlèche.

— Eh ! bien, mon ami, comment la trouvez-vous ?

Le vagabond. — Exquise ! Je la recommanderai aux amis et connaissances !

Royal-Biograph. — La direction du Royal Biograph vient de s'assurer l'exclusivité pour la Suisse de douze films, douze merveilles, interprétés par Miss Mary Miles, une jeune américaine d'une éclatante beauté. Au programme : « Charme vainqueur », comédie sentimentale et humoristique en 3 actes. Pour la première fois « Elle ! » grand drame moderne et mondain qui donne lieu à de fort belles scènes. Dimanche, matinée permanente dès 2 h 1/2. De l'après-midi. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h 1/2.



Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS